

Le retour du chaume ?

Avant d'être supplanté par les ardoises et les tuiles, le chaume recouvrait la grande majorité des toits de France. Aujourd'hui, les carnets de commandes des artisans chaumiers se remplissent à nouveau. Alors, mode passagère ou vrai retour ?

Texte : Sandrine Boucher ; photos : Xavier Pagès

Ici, le cliché des vastes chaumières aux toits courbes blotties dans les douces plaines normandes n'est pas de mise. Dans cette région rude des monts du Forez située autour de la commune de Valcivières, à cheval entre Loire, Haute-Loire et Puy-de-Dôme, le chaume habille les silhouettes pointues des jas (ou burons¹) qui abritaient les paysannes le temps de l'estive et de la fabrication de la fourme.

UN SAVOIR ANCIEN

Jean-Claude Barsse connaît bien ces pignons anguleux. Il évolue sur leurs flancs depuis plus de vingt ans. Ce chaumier du Forez a redonné leur authenticité à une douzaine de ces constructions modestes et intervient régulièrement, ici pour un entretien, là pour une extension. L'été est finissant. Nous grimpons sur un sentier encadré de murets qui serpente parmi les jasseries pour atteindre le beau bâtiment du conservatoire des espaces et des paysages d'Auvergne perché à 1 200 mètres, face à une vue superbe. Sa première réa-

lisation. « *C'est ainsi que tout a commencé et que j'ai pu me lancer* », dit-il. Au milieu des années 90, le conservatoire venait d'achever une recension précise des toitures végétales du Massif Central, des différents procédés locaux utilisés, et organisait des formations afin que ces techniques traditionnelles restent vivantes. Jean-Claude Barsse a suivi ces stages. Il est repéré par un ancien du village, Joseph Gourbeyre, réputé pour son habileté dans la confection des "rives", les bordures de toits, particulièrement délicates à réussir. C'est à ses côtés qu'il a progressé patiemment dans son apprentissage. Puis il a pris la relève de son "maître" et a fait perdurer – mais aussi évoluer – les méthodes anciennes en y imprimant sa touche et son ingéniosité dans les systèmes d'attache des bottes.

UNE PART D'HISTOIRE

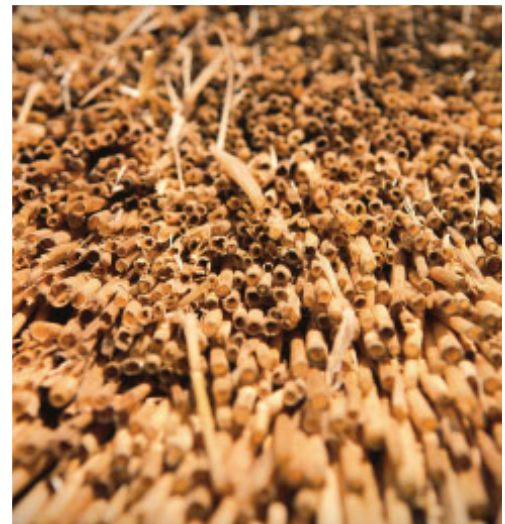
« *Les gens tiraient parti de ce qu'ils avaient sous la main. Vers l'Ardèche, ils utilisaient du petit genêt. Ici, tous les toits étaient en paille de seigle* ».

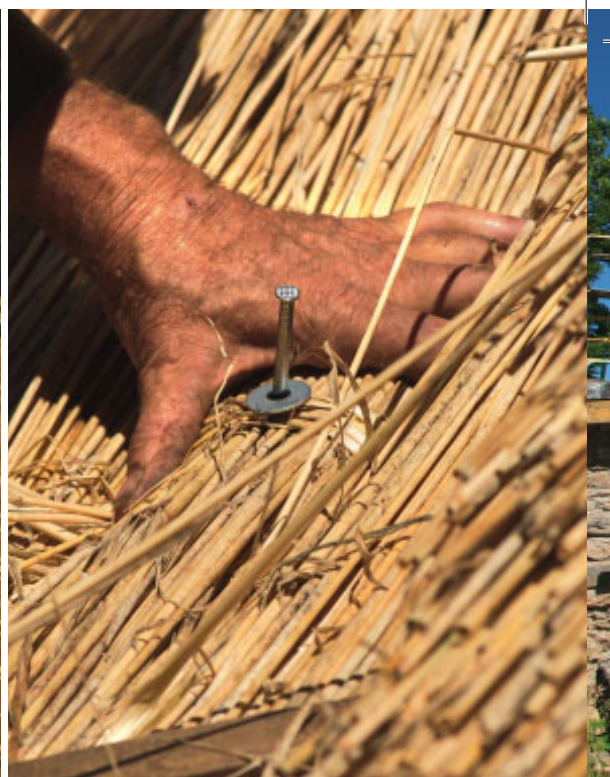




Une matière première devenue désormais difficile à trouver : les variétés cultivées ont des tiges trop courtes et les moissonneuses-batteuses les hachent. Jean-Claude Barsse a trouvé à s'approvisionner auprès des très rares fournisseurs de chaumes entiers, l'un spécialisé dans la paille pour la marqueterie, l'autre pour les claies des fruitières, des assises de chaises, la ligature de la vigne ou la confection de couronnes... Difficulté supplémentaire, il a dû s'équiper d'une batteuse afin d'enlever des bottes

Les chaumiers déplorent un phénomène qu'ils ont souvent observé : quand des promeneurs passent à proximité d'un toit en chaume, ils ne peuvent s'empêcher d'en tirer un brin, ou plus, ce qui participe à la dégradation du toit.





Tiges trop courtes ou hachées par les moissonneuses-batteuses : les chaumes entiers sont devenus une matière première difficile à trouver.

le moindre grain restant, susceptible d'attirer les rongeurs.

Marie-Laure et Jérôme Pierson font partie de ses clients devenus des amis. Le couple de jeunes retraités de la fonction publique avait acheté une petite ferme flanquée d'un buron à la fin des années 90. Ils ont tenu à garder la couverture en chaume, à la différence d'autres bâtiments du secteur convertis à la toiture en acier dont la dureté heurte le regard. « *Le chaume est plus cher et demande un peu d'entretien, mais les burons gardent leur cachet et une partie de leur histoire. Ces toits font le caractère du pays. De plus, la paille est un bon isolant thermique et on n'entend pas la pluie tomber dessus* », observent-ils. La subvention du Parc naturel régional, à hauteur de 30% du coût, a également contribué à les décider. Jean-Claude Barsse en profite pour observer son travail. Il passera prochainement pour enlever la mousse et "plampougner" à certains endroits (repiquer là où la paille s'est usée). En vingt ans de métier, il n'a

jamais manqué de travail.

COMMANDES QUI EXPLOSENT

Thierry Laperche, secrétaire général de la Capeb (Confédération de l'artisanat et des petites entreprises du bâtiment) de l'Orne, est devenu en janvier 2014 permanent de l'Association nationale des couvreurs chaumiers qui fédère 26 entreprises adhérentes. Il confie : « *Auparavant, je croyais que la profession était en plein désarroi. Au contraire, elle se porte très bien et mieux que de nombreux métiers du bâtiment qui n'ont pas de visibilité : leur carnets de commande sont remplis sur six mois à un an ! Dans certaines régions, les particuliers ont d'ailleurs des difficultés à trouver des artisans* ». Pourquoi ? « *Est-ce dû à un retour du chaume ? Ou bien en raison du petit nombre de chaumiers ? Difficile de trancher.* » L'association et la Capeb se sont associées pour mettre en place la première formation dédiée, en alternance, qui délivre depuis l'été 2013 des certificats de qualification d'ouvrier cou-



vreux-chaumier. Si le métier attire de plus en plus de jeunes (y compris les filles), seulement 75 entreprises artisanales et une centaine de chaumiers salariés sont référencés en France, selon l'Institut national des métiers d'art.

Aujourd'hui marginal, le chaume a été pourtant le matériau de couverture largement dominant sur l'ensemble du territoire depuis l'Antiquité jusqu'au XVIII^e siècle, avant d'être remplacé par les tuiles ou les ardoises. « *C'était tout simplement le toit du pauvre, rappelle Éric Grima, chaumier corrézien, et, à l'époque, il y avait presque autant de techniques différentes que de villages* ». Même l'œil du béotien peut repérer la variété des faitages régionaux : terre cuite, plaques de métal, terre végétale plantée d'iris ou de jubarbes, ou encore plaques de gazon sèches. Il reste quelques témoignages de ces habitats anciens dans le Massif Central, la Bretagne, le Vercors, la Brière, la Camargue, ou encore la Normandie que les parcs régionaux cherchent aujourd'hui de mettre en valeur,

tout en soutenant la transmission des savoir-faire. À la chaumière du "commun" s'est ajoutée dans les années 60-70, pour une clientèle alors autrement plus huppée, la vogue des grandes bâtisses de type Northwood, couvertes de roseaux par les Hollandais, et qu'il faut désormais restaurer. Elles représentent l'essentiel du travail d'Éric Grima, qui a commencé lui aussi « *en haut de l'échelle* », comme il aime à plaisanter, c'est-à-dire en apprenant son métier sur les toits. En 2014, il aura réalisé trois ou quatre toitures de chaume neuves, sans compter les travaux d'entretien, et a six mois de chantiers en perspective.

MOTIVATIONS VARIÉES

Comme lui, les professionnels n'ont pas observé pour l'instant d'engouement subit pour le chaume dû, par exemple à un "effet Grenelle", mais plutôt des motivations variées chez leurs commanditaires : l'intérêt pour les matériaux naturels, la nostalgie de la chaumière d'antan, les qualités esthétiques ou techniques du toit

Plus que le Grenelle, les chantiers qui se multiplient sont plutôt une conséquence de la nostalgie pour les toits des chaumières d'antan, la volonté d'utiliser des produits naturels ou, dans certaines régions, de respecter une cohérence architecturale.



Le métier de chaumier attire de plus en plus de jeunes (y compris les filles), mais on ne dénombre en France que 75 entreprises artisanales et une centaine de chaumiers salariés.

de chaume (léger, respirant, vivant), le souhait de respecter la typicité locale, ou au contraire de se démarquer. Si le chaume exige une toiture pentue (plus elle l'est, plus la couverture est durable), sa souplesse d'utilisation permet aussi de réaliser avec une relative facilité des couvertures sur des charpentes tarabiscotées ou qui se seraient tordues au fil du temps, là où la tuile ou l'ardoise seraient plus complexes et chères à mettre en œuvre. Les toits de chaume permettent aussi, en amont, le maintien des producteurs de matière première. Outre les agriculteurs qui fournissent encore la paille adéquate, six exploitants de roselières existent encore en France : deux dans la région de Honfleur, quatre en Camargue, dont Jean-Renaud Prévot. Il a repris il y a trente ans l'entreprise de son père et poursuit ainsi une activité séculaire. Aujourd'hui encore, la moitié des roselières de Camargue sont coupées pour la fabrication de paillasons, canisses, paillottes, et donc de bottes pour les toits de chaumes. Jean-Renaud Prévot

emploie aujourd'hui douze personnes et exploite 700 hectares de roselières, fauchées chaque année entre décembre et mars, toutes inscrites dans les périmètres Natura 2000. La production de roseau participe à la préservation de ce patrimoine naturel. « *Si les roseaux n'étaient pas coupés, les vieilles tiges viendraient combler peu à peu les marais, et les arbres se mettraient à pousser.* » Afin de servir de lieu d'arrêt hivernal pour les oiseaux, 20% des surfaces ne sont pas fauchées. Il ne subit plus la concurrence du roseau chinois avec le renchérissement du coût de transport, un peu plus des productions d'Europe de l'Est, ce qui ne l'inquiète pas outre mesure : son activité est régulière et, estime-t-il, les clients sont « *sensibles à la provenance française du roseau, l'assurance d'un matériau naturel cultivé sans produit chimique, et à sa traçabilité* ». Ses bottes de roseaux sont envoyées à 60% en France, essentiellement au nord de la Loire, le reste à l'étranger : Grande-Bretagne et Hollande.

Quant à Jean-Claude Barsse, âgé de 60 ans, il n'est désormais plus le seul chaumier du Forez. Il a formé à son tour Christophe, 35 ans, avec qui il travaille désormais depuis deux ans. « *Il est jeune, il a la pêche. Il est venu me voir faire, s'est occupé de nettoyer la paille, et c'était parti. J'ai toute confiance en lui pour poursuivre le métier* ». ✨

1 - Il y a les tenants indéfectibles du terme de "jas", et ceux tout aussi catégoriques, de celui de "buron". Ce débat, parfois vif, n'est pas tranché. Une "jasserie" est un ensemble de jas.